flancs du volcan se sont manifestés comme à l'ordinaire : ce sont le tarissement de toutes les sources du voisinage, la persistance d'épais nuages de fumée blanche qui se dressent semblables à un pin géant; des bruits sourds et profonds, de violentes ondulations du sol comme par un tremblement de terre, etc. Peu après, vers l'est, s'ouvrirent deux nouvelles bouches du volcan, près du lieu appelé le Val-du-Lion. Bientôt des nuées de cendres très-fines furent projetées au loin; elles couvrirent tout le pays autour de la montagne, et, emportées à de très-grandes hauteurs par des vents impétueux, elles se répandirent en très-grande quantité sur la surface des mers. Mais ce n'était encore là qu'un prélude insignifiant. Immédiatement après, une masse immense de lave fut vomie par les gueules béantes; elle se précipita du sommet de la montagne avec la violence d'un torrent partagé en trois courants : l'un de ces courants coulait dans la direction de Zaffarana, un autre dans la direction de la commune de Giarra.

Pour donner une idée de l'immense quantité de ce feu liquide sorti des entrailles de l'Etna, il suffira de dire que des documents officiels assignent au fleuve trois kilomètres et demi d'étendue et plus de trois mètres de profondeur. La vitesse de sa marche était telle, qu'il couvrait en moins d'une heure un espace de plus de cinquante mètres carrés.

Il semblait, après quelques instants et par suite de la violence toujours croissante de l'éruption, que les deux nouvelles bouches ouvertes se fussent réunies pour n'en former qu'une seule, d'où s'élançaient dans l'air, à une très-grande hauteur, des masses de rochers et de scories tombant dans toutes les directions et faisant partout de lamentables ruines. L'éruption fut surtout effrayante les 25, 29 et 30 août et le 4 septembre.

Ces jours-là, les roulements sinistres du tonnerre souterrain étaient incessants et le sol était sans cesse agité de mouvements convulsifs. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu l'Etna dans un pareil état d'exaltation et de déchaînement. Les accidents du terrain et les quantités plus ou moins grandes des matières solides lancées par la montagne faisaient varier à l'infini la marche du fleuve de feu. Quelquefois il semblait se traîner et se dérouler avec lenteur; puis il se précipitait, s'épanchant au loin, couvrant un espace énorme; plus tard on le voyait se courber en replis tortueux, serpenter capricieusement, tour à tour se rétrécissant et s'élargissant, touchant à peine la terre ou se creusant un lit profond. On a constaté que le flot de lave avait 6 mètres d'épaisseur le 22 août, 84 mètres le 30 août, et le 31 l'éruption continuait plus intense. La lave attaqua le village de Ballo, engloutit plusieurs maisons et recouvrit la grande route de Zaffarana. Les deux jours suivants, on put espérer que les villages voisins seraient sauvés; mais, le 4 septembre, survint une explosion plus formidable : roulement du sol, épanchement de lave s'élançant vers Milo, etc. L'activité de la montagne en furie continua plus ou moins intense pendant le mois de septembre tout entier. Quand la quantité du liquide brûlant était moindre, les torrents de fumée s'élançaient plus condensés, les jets de cendre et de sable plus tumultueux et plus abondants.

Le mouvement ne fut pas moins grand pendant le mois d'octobre. Bien des indices, cependant, faisaient espérer, dans les derniers jours, que l'éruption approchait de son terme, et, de fait, toutes craintes s'évanouirent bientôt, et l'Etna retomba dans son état habituel.

Cette période de calme dura onze ans. « Dès le mois de juillet 1863, dit M. Elysée Reclus, après une série de mouvements convulsifs du sol, le cône supérieur du volcan s'était ouvert du côté qui regarde le midi; les matières incandescentes étaient descendues avec lenteur sur le plateau qui porte la *maison des Anglais*, et cette masure elle-même avait été démolie par les blocs de lave lancés hors de la bouche du cratère. En certains endroits, des amas de cendres d'une épaisseur de plusieurs mètres avaient recouvert les pentes du volcan. Après cette première explosion de l'Etna, la montagne ne se calma point complètement; de nombreuses fissures, ouvertes sur les pentes extérieures du cratère, continuèrent de fumer, et la vapeur ne cessa de jaillir de la cime en épais tourbillons. Souvent même, pendant les nuits, la réverbération des laves bouillonnant dans le puits central, colorait l'atmosphère en rouge de feu. Les matières liquides, ne pouvant s'élever jusqu'à la bouche du cratère, comprimaient les parois intérieures du volcan et se cherchaient une issue par le point le plus faible de la croûte en fondant peu à peu les roches qui s'opposaient à leur passage. Enfin, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1865, la paroi céda sous l'effort des laves; quelques mugissements souterrains se firent entendre, de légères secousses agitèrent toute la partie orientale de la Sicile, et la terre se fendit sur une longueur de deux kilomètres et demi, au nord de la Serra delle Concazze, l'un des grands contreforts orientaux de l'Etna. C'est par cette fissure, ouverte sur un plateau en pente douce, que les laves comprimées se firent jour à grand fracas vers la surface. Le torrent de laves, qui jaillissait de la crevasse avec une grande abondance, coulait rapidement dans les ravins ouverts au-dessous du plateau de l'éruption. Durant les six premiers jours de l'éruption, il s'échappa de la crevasse du volcan une quantité de lave évaluée à 90 mètres cubes par seconde. Dans le voisinage des bouches, la vitesse du courant n'atteignait pas moins de 6 mètres à la minute; mais, plus bas, le fleuve, s'étalant sur une surface de plus en plus large et projetant diverses branches dans les vallons latéraux, perdait peu à peu de sa vitesse initiale, et les franges de scories que les matières incandescentes poussaient devant elles ne progressaient en moyenne, suivant l'inclinaison du sol, que de 50 centimètres à 2 mètres par minute. Dès le 2 février, le courant principal, dont la largeur variait de 300 à 500 mètres sur une épaisseur moyenne de 15 mètres, atteignait le rebord supérieur de l'escarpement de Colla-Vecchia ou Colla-Grande, à 6 kilomètres de la fissure d'éruption, et plongeait en cataracte dans la gorge située au-dessous. Ce fut un magnifique spectacle, surtout pendant la nuit, que la vue de cette nappe de matière fondue, d'un rouge éblouissant comme le fer de la forge, s'échappant en couche amincie des amas de scories brunes graduellement accumulés en amont, entraînant des blocs solidifiés qui s'entre-choquaient avec un bruit métallique, et s'abîmant dans le ravin pour rejaillir en étoiles de feu; mais ce phénomène splendide ne dura qu'un petit nombre de jours : en perdant de sa hauteur, la chute du feu diminuait graduellement en beauté. Au-devant de la cataracte, et sous le jet lui-même, se formait un talus de laves sans cesse grandissant, qui finit par combler le ravin et prolonger la pente du vallon supérieur. De ce réservoir, profond de plus de 50 mètres, le torrent continua de couler à l'est, vers Mascali, en emplissant jusqu'aux bords la gorge tortueuse d'un ruisseau desséché.

» Au milieu du mois de février, la coulée, déjà longue de plus de 15 kilomètres, n'avançait qu'avec une grande lenteur, et les laves, encore liquides, se frayaient péniblement une issue à travers leur carapace de pierres refroidies au contact de l'atmosphère. Les villages et les bourgs situés à la base de la montagne n'étaient plus directement menacés; mais les désastres causés par l'éruption n'en étaient pas moins très-considérables. Un certain nombre de maisons de ferme avaient été rasées, de vastes étendues de pâturages et de cultures avaient été recouvertes par les roches lentement figées, et, malheur bien plus grand encore à cause du déboisement presque général de la Sicile, une large lisière de forêt, comprenant, d'après les évaluations diverses, de cent à cent trente mille arbres, chênes, pins, châtaigniers ou bouleaux, était complétement détruite. »

Terminons cet article déjà long par une rapide excursion autour et au sommet de l'Etna.

La base de l'Etna, ou plus exactement le sol sur lequel reposent les extrémités des côtes de la montagne, n'occupe pas, pour prendre un terme de comparaison, un espace moins grand que le département de la Seine tout entier. Ces vastes côtes, formées et comme hérissées de montagnes coniques, sont au nombre de près de cent. Nous avons dit plus haut que l'Etna se divisait en trois régions : la région cultivée, la région des bois et la région des neiges. Malgré le danger qu'elles offrent en temps d'éruptions, les deux premières régions possèdent un nombre fort considérable d'habitants; leur population ne doit pas être actuellement inférieure à 300,000 âmes. Tout autour de la base du volcan s'étagent plusieurs villes, dont les plus importantes sont Aci-Reale et Catane. En outre, un demi-cercle presque ininterrompu de villages se développe sur les premiers renflements orientaux et méridionaux de la montagne.

Les pentes de l'Etna présentent une succession de collines et de plaines, qui forment comme des espèces d'échelons pour atteindre le sommet de la montagne. Le pied de l'Etna est beaucoup plus évasé du côté de Catane que de tous les autres.

Les touristes qui font l'ascension de l'Etna partent généralement de Catane. L'aspect de la campagne trahit partout son origine volcanique : les arbres fruitiers s'élèvent du milieu des laves; c'est aussi sur des laves que sont assis les villages. De Catane à Nicolosi, le chemin est hérissé de rocs, de torrents et de gouffres. Nicolosi est comme adossé au Monte-Rosso, célèbre depuis la désastreuse éruption de 1669. Au delà de Nicolosi commence le désert. Au milieu d'un plateau aride, s'élève majestueusement le mont Serrapizzuta ou Scrapizzuta, sorti des entrailles du volcan le 9 décembre 1634. Ce mont, au pied duquel est bâti San-Nicolo-d'Arena, est couvert de vignes jusqu'au haut. Dans la région des bois qui lui succède, on n'aperçoit de tous côtés que de larges traînées de laves entrecoupées de ravins. La forêt est peu garnie d'ailleurs. Les principales essences sont les chênes, les charmes, les hêtres et les châtaigniers. Près de la route se trouve la fameuse *grotte des Chèvres*, recouverte d'une lave épaisse. La région des bois, fort resserrée à l'est et au nord, s'étend et s'élargit, au contraire, vers l'ouest et le midi; cette région est, bien plus encore que la première, parsemée de petites montagnes couvertes de sapins : telles sont Futara, Nocilla, San-Leo. La *casa della Neve* est sur la limite de la région boisée et de la région des neiges, vaste plaine de neige et de glace. Après une marche longue et pénible sur ce sol glissant, on atteint une petite maison de construction moderne, que le savant géologue Gemmellaro fit bâtir à ses frais pour servir de refuge aux voyageurs. Cette maison, ayant été agrandie par le général anglais Dunkin, porte depuis le nom de Maison des Anglais (*Casa inglese*). Elle s'élève non loin de quelques grandes pierres de laves taillées quadrangulairement, gisant à fleur de terre et souvent ensevelies sous la neige et la cendre, qu'on décore du nom pompeux de *Tour du philosophe*. C'était là, dit-on, l'observatoire que le grand Empédocle s'était fait construire sur l'Etna pour en observer les phénomènes.

Au-dessus des neiges qui, de loin, semblent couronner l'Etna et toucher immédiatement à l'orifice de cet immense volcan, s'étend un vaste espace sans cesse battu par un vent impétueux ou couvert de nuages sulfureux, tourmenté par un travail incessant qui en change chaque jour l'aspect, composé de débris des plus terribles éruptions ou des produits plus lents de la fermentation continuelle qu'éprouve encore le cratère même quand il est en repos. Au milieu de cette région aride, brûlante et bouleversée s'élève un mont escarpé, sur les flancs duquel roulent à chaque instant les matières torréfiées que l'intérieur du cratère rejette à de courts intervalles et avec de fortes détonations. Cependant ces éjections soudaines de cendres, de laves et de scories ne sont pas suffisantes pour arrêter le voyageur audacieux qui veut parvenir à contempler le gouffre dont ce cône effrayant forme le bourrelet. En gravissant la pente extérieure de cette dernière sommité, tantôt les pieds s'enfoncent dans les cendres mobiles ou glissent sur des débris qui s'écroulent et fuient sous les pas, ou sur des parties plus unies et plus solides que des nuages méphitiques ont couvertes d'une vapeur humide. A chaque détonation, le mont paraît s'ébranler; les scories, les cendres, les pierres calcinées glissent en noirs sillons sur sa déclivité et en rendent l'accès encore plus périlleux. C'est souvent en se traînant sur les genoux ou en s'attachant les uns aux autres par des cordes qu'on parvient au bord supérieur de la grande ouverture, dont il est presque impossible d'embrasser d'un seul coup d'œil la vaste enceinte. En effet, le cratère de l'Etna n'offre point l'aspect d'un entonnoir à peu près régulier; il ressemble plutôt à un gouffre dont la circonférence, inégale dans ses contours et dans son élévation, est coupée de nombreuses crevasses et présente, dans un cercle de près d'une lieue d'étendue, des angles saillants ou rentrants, des cavités latérales, des déchirures profondes ou des pointes aiguës et bizarres dont plusieurs forment autant de petits cratères particuliers en état d'incandescence. La paroi intérieure, que quelques voyageurs ont vue à de certains intervalles, change souvent d'aspect. Tantôt le fond en a paru comblé par les cendres et les éboulements, tantôt il était couvert d'une épaisse vapeur impénétrable aux regards. Dans d'autres moments, on a pu distinguer les sinuosités d'un abîme s'enfonçant au milieu de roches calcinées à environ 200 mètres de profondeur; dans d'autres, un cône intérieur, couronné d'un second cratère, s'élevait au milieu de l'enceinte; plus récemment, de vastes cloisons, composées de laves et de débris, semblent avoir partagé en plusieurs parties cette immense cavité. Tout voyageur tient à voir le lever du soleil sur l'Etna par un temps favorable. A l'heure propice, quand l'air est pur et le ciel serein, la vue se porte sur une étendue immense; le soleil, s'élevant derrière les montagnes de la Calabre, frappe de ses rayons la masse de l'Etna, tandis qu'une partie de l'île, que le vaste mont couvre de son ombre, reste encore dans les ténèbres. A mesure que le soleil monte au-dessus de l'horizon, toutes ces contrées paraissent sortir du néant. De tous côtés des points de vue admirables. La mer scintille autour de la grande île; au loin, Malte semble un point noir sur l'azur argenté des eaux.

Le cours du Simeto, appelé aussi le Giarreta, forme presque un demi-cercle autour de l'Etna et semble en dessiner la base; puis il s'en écarte davantage tout à coup, pour aller se jeter dans la mer, à 3 lieues environ au sud de Catane, presque sous la méridienne du cratère de l'Etna et tout près de l'endroit où s'élevait l'ancienne Murgentium.

Etna (L'), poëme de Lucilius le Jeune, disciple de Sénèque. Cet opuscule a été longtemps attribué, sans motif plausible, soit à Virgile, soit à Pétrone, soit surtout à Cornelius Severus; mais les savantes recherches de Wernsdorff permettent désormais d'en attribuer avec certitude la paternité à Lucilius. Sous les couleurs de la poésie, c'est un philosophe qui écrit, et, à n'en pas douter, un disciple de Sénèque qui reproduit les idées et même les paroles du maître. L'auteur s'est moins proposé pour objet de présenter une peinture animée des terreurs d'une éruption que d'expliquer philosophiquement, à la manière de Lucrèce, les causes des divers phénomènes physiques présentés par un volcan, et de démontrer la folie de l'opinion populaire qui regardait les tremblements de terre et les flammes de l'Etna comme produits par les efforts et la respiration brûlante des géants ensevelis sous la montagne, ou par les fournaises des Cyclopes. Aussi s'attaque-t-il avec âpreté, dès le début, aux fictions mensongères des poëtes. Il ne veut célébrer que la science et la vérité :

In vero mihi cura : canam quo fervido motu
Æstuet Ætna, novosque rapax sibi congerat ignes.

« Le vrai est mon unique souci : je dirai quels mouvements agitent l'Etna bouillonnant, et comment il entasse avec fureur dans son sein des feux éternels. » Après avoir fait preuve de beaucoup de savoir et d'une connaissance approfondie de la physique, il s'appuie d'abord dans ses explications sur le système d'Epicure, puis il s'en écarte en proclamant un moteur suprême dont l'intelligence dirige l'action du volcan :

Nec tamen est dubium penitus quis torqueat Ætnam,
Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti.

Et cependant on sait qui fait mouvoir l'Etna,
Quel habile artisan à ses lois l'enchaîna.

Dans la description de ce mont fameux, de ses alentours, de son embrasement et de ses effets, on remarque une exactitude si minutieuse qu'on reconnaît un peintre *de visu*. A la sécheresse inévitable des détails purement didactiques se joignent, dans l'*Etna*, les difficultés d'un style sans doute très-poétique, mais assez souvent dur, heurté et d'une obscurité réelle. Néanmoins, on peut louer quelques brillants passages. Dans l'un, l'auteur, énumérant tous les objets de curiosité qui attirent la foule, cite les tableaux et les statues célèbres de l'antiquité, les chefs-d'œuvre artistiques consacrés alors par l'admiration générale :

Quin etiam Graiæ fixos tenuere tabellæ
Sigoave : nunc Paphiæ rorantes arte capilli;
Sub truce nunc parvi ludentes Colchide nati;
Nunc tristes circa subjectæ altaria cervæ,
Velatusque pater; nunc gloria viva Myronis.

« Combien de fois les tableaux et les statues de la Grèce ont enchaîné l'admiration des hommes ! Tantôt c'est la Vénus à la chevelure humide; tantôt les enfants de Médée jouant auprès de leur mère farouche; tantôt la biche substituée sur l'autel, et le père voilé; tantôt le chef-d'œuvre vivant de Myron. » Les critiques reconnaissent dans cette énumération : la *Vénus Anadyomène* d'Apelle, qu'Auguste fit mettre dans le temple de César; la *Médée* que Timomaque de Byzance peignit prête à égorger ses enfants qui jouent auprès d'elle, tableau placé par César dans le temple de Vénus Genitrix; l'*Iphigénie changée en biche*, et près d'elle *Agamemnon*, dont le peintre Timanthe avait voilé le visage, désespérant d'en traduire la douleur; enfin, les *Génisses*, placées par Auguste devant le temple du Palatin. Elles étaient l'œuvre du sculpteur grec Myron. Un touchant épisode termine le poëme : c'est l'histoire de deux jeunes gens de Catane, qui, pendant une éruption de l'Etna, chargèrent leurs parents sur leurs épaules et se précipitèrent au milieu des flammes; les celles-ci s'écartèrent autour d'eux.

ETNÉEN, ÉENNE adj. (è-tné-ain, é-è-ne — rad. *Etna*). Géogr. Qui a rapport au mont Etna; qui est proche de ce mont : *La région* ETNÉENNE.

— Mythol. Epithète qu'on donne à Jupiter, adoré dans la ville d'Etna, et à Vulcain, qui passait pour avoir ses forges dans le mont Etna.

ETNETTE s. f. (è-tnè-te). Techn. Pince dont le fabricant de laiton se sert pour arranger le creuset dans le fournaau.

ET NUNC ERUDIMINI (*Et maintenant soyez instruits*).

Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram!

« Et maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. »

Ces paroles du Psalmiste, dont Bossuet s'est éloquemment servi dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, sont la consécration de cette vérité, que les malheurs des rois sont pour les autres rois la plus éclatante et la plus instructive des leçons.

Les allusions à ces magnifiques paroles se font le plus souvent en latin. En voici quelques exemples :

« Si Bossuet était ici, planant de son vol d'aigle sur ces conspirations et ces luttes qui agitent le monde, il me semble qu'il s'écrierait encore, mais avec une voix agrandie par nos malheurs et émue par nos dangers : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram!* »

P. Félix.

« Pressons-nous autour du poëte foudroyé (M. de Lamartine), non plus pour le poursuivre de nos récriminations tardives, de nos mesquines rancunes, mais pour nous instruire et nous raffermir, pour assister à ce *reges erudimini* que Bossuet, de nos jours, appliquerait aux royautés du talent mieux encore qu'aux autres. »

De Pontmartin.

« J'ai visité l'amphithéâtre, le cabinet d'anatomie et toutes les collections scientifiques qui appartiennent à l'hôpital. Le morceau le plus remarquable est un écorché vêtu d'une feuille de vigne pour l'édification des jeunes médecins : *Et nunc erudimini!* »

Edmont About.

L'allusion se fait aussi quelquefois en français :

« Les grands mystères des causes et des origines, dont les historiens cherchent l'explication dans la science de Vico, dans la raison d'Etat de Machiavel ou dans la théologie de Bossuet, M. Scribe la trouve dans une alcôve, dans un boudoir, dans une arrière-boutique, dans une galanterie de ruelle, dans un tripotage d'antichambre. — *Et maintenant instruisez-vous, rois et nations de la terre!* »

Paul de Saint-Victor.

ÉTOC s. m. (é-tok). Mar. Tête de rocher, cime pointue qui se montre à marée basse. ‖ On dit aussi ESTOC.

— Sylvic. Nom donné dans les forêts aux souches mortes des arbres coupés trop haut. ‖ *Ravaler les étocs*, Les couper à fleur de terre. ‖ V. ESTOC.

ÉTOCAGE s. m. (é-to-ka-je). Mar. Espèce de cordage que l'on place sur les étoquesses.

ÉTOFFE s. f. (é-to-fe — bas lat. *stoffia*, étoffe, garniture, ornement. Chevallet rapporte ce mot au germanique : hollandais *stoff*, étoffe, *stoffereen*, garnir, parer, orner; allemand *stoff*; anglais *stuff*; danois et suédois *stoff*, étoffe, toutes formes qui se rapportent, selon lui, au gothique *stabs*, matière première, élément, mais que M. Littré rapporte au latin *stupa*, étoupe, changé par la prononciation allemande en *stupfa*, *stuffa*, *stoff*, *stuff*, et sous cette forme entré dans les langues romanes). Matière tissée, servant à faire des habits ou des ameublements : ÉTOFFE *de soie, de laine, de coton, de crin*. ÉTOFFES *précieuses. Commerce des* ÉTOFFES. ÉTOFFES *teintes, unies, imprimées, brochées. Les Indiens font des* ÉTOFFES *avec l'écorce du peuplier*. (Chateaub.) *Une tache d'huile choque moins sur une bure grossière que sur une riche* ÉTOFFE. (Th. Gaut.)

— Par ext. Matière employée à quelque fabrication : *Il n'y a pas assez d'*ÉTOFFE *dans ce chapeau*. (Acad.)

— Fig. Matière, élément, sujet : *L'amour, c'est l'*ÉTOFFE *de la nature que l'imagination a brodée*. (Volt.) *Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une* ÉTOFFE *dont ils ne font jamais d'habit*. (J. Joubert.) ‖ Nature personnelle, valeur due au mérite ou à la condition; ressource, disposition naturelle : *Tous les hommes sont de la même* ÉTOFFE. *Il est de l'*ÉTOFFE *dont on fait les diplomates. Ce jeune homme a de l'*ÉTOFFE, *il réussira. Un sot n'a pas assez d'*ÉTOFFE *pour être bon*. (La Rochef.) *Les grands bourreaux sont faits de la même* ÉTOFFE *que les grands apôtres et les grands martyrs*. (C. Dollfus.) *Rien n'est plus détestable au monde qu'un homme uni et raboté comme une planche, incapable de se faire pendre, et qui n'a pas en lui l'*ÉTOFFE *d'un crime ou deux*. (Th. Gaut.)

Le plus grand ignorant, le plus grand philosophe,
Tout bien considéré, sont de la même *étoffe*.

Destouches.

Un grand homme de bourse en lui contient l'*étoffe*
D'un profond politique et d'un grand philosophe.

Ponsard.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince *étoffe*,
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Béranger.

— Loc. prov. *On n'a pas épargné, on n'a pas plaint l'étoffe*, On a mis autant ou même plus de matière qu'il n'en fallait : *Voilà de la vaisselle bien pesante*, ON N'A PAS PLAINT, ON N'*y a* PAS PLAINT *l'*ÉTOFFE. (Acad.) ‖ *Tailler en pleine étoffe*, Ne s'imposer aucune réserve, prendre, user sans mesure de quelque chose : TAILLER EN PLEINE ÉTOFFE *dans le budget*.

— Navig. Ensemble des matériaux et des objets servant à la construction d'un train de bois ou d'un bateau.

— Techn. Alliage de fer et d'acier, dont on se sert pour souder plusieurs lames, dans la fabrication des bouches à feu; barre forgée avec des plaques alternées de fer et d'acier. ‖ Morceau d'acier commun, employé par les couteliers, les taillandiers, pour former les parties non tranchantes de leurs ouvrages. ‖ Alliage d'étain et de plomb, avec lequel sont faits les tuyaux d'orgues. ‖ Composition dont se servent les potiers d'étain : *Basse* ÉTOFFE. *Petite* ÉTOFFE. *Claire* ÉTOFFE. ‖ Bain tenant en dissolution de l'alun et du sel de cuisine, dans lequel le mégissier fait tremper certaines peaux, plus particulièrement les housses et les cuirets destinés à être employés en blanc : *Passer, mettre à l'*ÉTOFFE. *Etre à l'*ÉTOFFE.

— Typogr. Matériel d'une imprimerie. ‖ Somme dont l'imprimeur augmente, dans ses comptes, le prix de revient des feuilles imprimées, pour faire face à l'entretien du matériel et aux frais généraux.

— **Encycl. Techn.** *Essais des étoffes.* Les tissus divers que fabrique l'industrie sont formés de matières très-différentes par leurs propriétés et leur valeur commerciale, et pouvant être divisées en deux classes : les fils végétaux et les fils animaux. Les fils végétaux utilisés pour la confection des tissus sont d'origines très-diverses : le chanvre, le lin, le coton, le phormium tenax ou lin de la Nouvelle-Zélande, l'agave d'Amérique, l'agave fétide, l'hibiscus cannabina, l'asclepias gigantea, etc. Les fils animaux sont au nombre de deux seulement : la *laine* et la *soie*. Il est parfois utile, dans certaines expertises, dans certains procès, de distinguer les uns des autres, dans un tissu, les fils de ces diverses matières textiles, de reconnaître, par exemple, si une *étoffe* vendue comme cachemire ne renferme pas de laine commune, si une autre, vendue comme chanvre ou comme lin, ne contient pas de coton. L'occasion de semblables expertises se rencontre très-fréquemment, le commerce des *étoffes* étant sujet à une foule de tromperies sur la nature des marchandises vendues.

Tout d'abord, on peut facilement distinguer les fils animaux des fils végétaux : il suffit d'introduire dans un petit tube de verre fermé par un bout un morceau de l'*étoffe* à examiner et de chauffer à la flamme d'une lampe à alcool : il se dégage bientôt des vapeurs, qui sont ammoniacales et alcalines, qui bleuissent, par conséquent, le papier de tournesol, lorsque les fils sont d'origine animale; qui sont, au contraire, acides et rougissent le même papier, lorsque les fils sont d'origine végétale. Dans le commerce des *étoffes*, on emploie dans le même but un autre procédé, qui est simple et à la portée de tous. Il consiste à prendre un petit carré de l'*étoffe* à examiner, à en tirer tous les fils séparément, à les prendre successivement et à les brûler à la flamme d'une bougie. Les fils végétaux brûlent sans résidu en répandant une odeur de toile brûlée; les fils animaux brûlent plus difficilement, en formant à leur extrémité une sorte de champignon charbonneux, et répandent une odeur caractéristique de laine brûlée. Si on a compté les fils de chaque sorte qui se trouvaient dans l'*étoffe*, on peut apprécier exactement la quantité de coton ou de matière végétale qui se trouvait mélangée aux fils d'origine animale. On reconnaît encore plus facilement cette falsification en faisant bouillir, pendant quelques minutes, le tissu en question dans de l'eau additionnée de quelques centièmes de potasse ou de soude. Ce liquide dissout les fils animaux et laisse intacts les fils végétaux. L'acide nitrique colore en jaune la laine et la soie; il laisse blanches les matières textiles végétales. Le bi-chlorure d'étain, au contraire, colore ces dernières en noir, tandis qu'il n'attaque pas les autres. Le nitrate acide de mercure colore, à l'ébullition, les fils animaux en rouge amarante et reste sans action sur les fils végétaux. Ces trois derniers réactifs sont très-commodes dans une foule de cas : il suffit d'examiner avec une loupe l'*étoffe* qui a subi leur action, pour savoir le nombre des fils de natures différentes qui composent l'*étoffe*. On donne aux loupes destinées à cet examen une monture spéciale : elles sont reliées à un écran fixé à une distance convenable de la lentille; cet écran porte un trou carré de dimensions déterminées, et s'applique sur l'*étoffe* à examiner; il limite une surface connue, qui n'est autre que celle de son ouverture, et dans laquelle on compte, en regardant par la lentille, le nombre de fils qui forment le tissu. Cet instrument est nommé *compte-fil*.

Le microscope peut servir à distinguer les diverses matières textiles. Vus avec un grossissement convenable, les fils de laine sont cylindroïdes, entortillés, marqués de lignes transversales, coniques au sommet et granulés à leur intérieur; les fils de soie ont un égal diamètre dans toute leur longueur, des stries longitudinales très-marquées et une forme cylindrique, ils sont transparents; les fils de chanvre et de lin présentent des parties cylindriques reliées par des nœuds, ils offrent à peu près l'apparence d'une tige de graminée; les fils de coton sont aplatis, roulés en spirale et marqués de granulations à leur surface; les fils de lin ne diffèrent de ceux de coton que par des lignes transversales qui les coupent de place en place, comme des nœuds de roseaux. Avec quelque habitude et un instrument doué d'un grossissement suffisant, on peut, par un simple examen au microscope, distinguer les unes des autres les diverses fibres textiles.

Il est possible, dans beaucoup de circonstances, de déterminer en poids la quantité d'une matière mélangée à une autre. On peut, par exemple, peser un morceau de flanelle et le faire bouillir quelques instants dans une solution de potasse étendue : la laine se dissout, mais le coton mélangé reste inattaqué; on lave soigneusement ce coton, on le sèche et on le pèse. Cette méthode conduit à un bon résultat, dans un cas fort embarrassant, où l'œil le plus expérimenté ne peut, à la simple inspection, reconnaître la fraude : c'est celui où le coton a été mélangé à la laine dans l'opération du cardage.

Une fraude très-fréquente est le mélange du coton au lin et au chanvre. Elle est heureusement facile à déceler. Si on plonge le tissu à examiner dans l'huile et si on l'exprime fortement, le lin devient translucide, tandis que le coton ne change pas; le compte-fil permet alors de distinguer dans quelle proportion a été opérée la fraude. On arrive au même résultat en profitant de ce que la cellulose du coton est plus soluble dans l'acide sulfurique que celle du lin et du chanvre; on lave d'abord l'*étoffe* pour enlever l'apprêt, on la sèche et on plonge la moitié du morceau dans l'acide pendant une minute : le coton est désagrégé et un simple lavage à l'eau alcaline suffit pour le faire disparaître; le chanvre et le lin sont, au contraire, restés intacts.

Enfin, les réactions suivantes permettent de reconnaître les autres matières textiles moins souvent usitées. L'acide nitrique chargé de vapeurs rutilantes colore le chanvre en jaune pâle, le lin en rose d'abord puis en jaune pâle, le phormium tenax en rouge de sang, l'ona-onké en rose clair et les agaves, l'hibiscus, le lagetto, la crotalaria, l'abaca et le corchorus en rose ou en rouge. L'eau iodée colore en jaune toutes les fibres, excepté celles de lagetto et de bœhmeria, qui se tachent de bleu. L'acide iodique n'agit ni sur le chanvre ni sur le lin; il colore en rose le phormium tenax. Ce dernier, traité par le chlore, puis par l'ammoniaque, prend une teinte rouge violacé.

Il est bon d'opérer par comparaison et de rapprocher des *étoffes* à examiner des échantillons d'une nature certaine, dont les réactions servent en quelque sorte de type.

Les lecteurs désireux de renseignements plus complets consulteront avec avantage le *Dictionnaire des altérations et des falsifications* de M. A. Chevallier.

— Allus. litt. **Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli**, vers de La Fontaine. V. VASE.

ÉTOFFÉ, ÉE (é-to-fé) part. passé du v. Etoffer. Garni plus ou moins d'étoffe, ayant plus ou moins de matière : *Chapeau, lit bien* ÉTOFFÉ. *Robe peu* ÉTOFFÉE. *Je donnerai à madame la baronne un grand lit bien* ÉTOFFÉ. (Le Sage.)

— Comme j'étais *étoffé!*
— Comme vous étiez coiffé!
Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en (*bis*).
Et culotte de velours
Que je regrette toujours.

Désaugiers.

— Gras, replet, dodu, en parlant d'une personne ou d'un animal : *Après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux; ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre; ils sont plus* ÉTOFFÉS *et plus tôt formés*. (Buff.) *Les personnes destinées à être maigres ont les jambes grêles, la région du coccyx peu* ÉTOFFÉE. (Brill.-Sav.)

— Fig. Plein de choses, riche, abondant : *Discours bien* ÉTOFFÉ. *Style ample,* ÉTOFFÉ *et nerveux*.

— Mus. *Voix étoffée*, Voix pleine et sonore : *Une belle* VOIX *de basse, bien* ÉTOFFÉE.

ÉTOFFER v. a. ou tr. (é-to-fé — rad. *étoffe*). Garnir d'étoffe; mettre plus ou moins d'étoffe à : ÉTOFFER *des fauteuils, un carrosse. Bien* ÉTOFFER *une robe, un chapeau, un lit*.

ÉTOGES, village et commune de France (Marne), canton de Montmort, arrond. et à 25 kilom. d'Epernay; 604 hab. L'église, du XIIe siècle, avec un très-joli portail de la Renaissance, est ornée de nombreuses sculptures romanes très-intéressantes et de restes de vitraux. Le château (XVIIe siècle), précédé d'une magnifique cour d'honneur, est entouré de fossés et de tours. L'intérieur est orné de curieux portraits et d'une remarquable galerie généalogique de la famille d'Anglare.

ÉTOILE s. f. (é-toi-le — lat. *stella*, même sens). Nom vulgaire de tous les astres qui brillent dans le ciel, à l'exception du soleil et de la lune : *La lumière, la clarté des* ÉTOILES. *Contempler les* ÉTOILES. *Etudier la marche des* ÉTOILES. *Il est rare que les* ÉTOILES *se montrent pendant le jour*. (A. Rion.)

La nuit, les *étoiles* profondes
Germent aux cieux comme des fleurs.

A. Barbier.

Il est doux d'observer l'*étoile* qui rayonne,
Paillette d'or cousue au dais du firmament.

Th. Gautier.

La nuit, quand sous un ciel sans voile,
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regarde pas cette *étoile* :
Je ne puis pas te la donner.

Valbelle.

— Par anal. Objet qui présente quelque ressemblance avec une étoile, par son éclat ou par sa forme rayonnante : *Une* ÉTOILE *d'or, d'argent. La marguerite est l'*ÉTOILE *des prés. Les dieux cavaliers, que les anciens représentaient vêtus de blanc, portaient au-dessus de la tête une* ÉTOILE, *symbole de leur éclat*. (A. Maury.)

. . . . L'*étoile* inodore,
Que l'été mêle aux blonds épis,
Emaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore.

V. Hugo.

— Fig. Sort, destin, par allusion à l'influence que l'on attribuait autrefois aux étoiles sur la destinée des hommes : *Maudire son* ÉTOILE. *Etre né sous une mauvaise* ÉTOILE. *C'est ma mauvaise* ÉTOILE *qui m'a conduit ici. J'admire votre heureuse* ÉTOILE. *Chacun a son* ÉTOILE. *Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre* ÉTOILE *celle du public*. (Boinvilliers.)

L'*étoile* est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.

Voltaire.

L'*étoile* de Brennus luit encor sur vos têtes;
La victoire eut toujours des Français à ses fêtes.

V. Hugo.

Berger, tu dis que notre *étoile*
Règle nos jours et brille aux cieux.

Béranger.

— *Voir les étoiles en plein midi*, Recevoir à la tête ou dans le visage un grand coup qui cause un éblouissement et fait voir des milliers de bluettes : *Ce coup de poing me fit* VOIR LES ÉTOILES EN PLEIN MIDI.

— *A la belle étoile*, En plein air pendant la nuit : *Loger, coucher, dormir, camper, souper, danser* À LA BELLE ÉTOILE. *Enveloppés d'une couverture, les Espagnols dorment souvent* À LA BELLE ÉTOILE. (L.-J. Larcher.)

— Astron. *Etoiles fixes* ou simplement *Etoiles*, Astres doués d'un éclat propre, et qui occupent ou nous paraissent occuper toujours la même position dans l'espace : *Les* ÉTOILES FIXES *ne sauraient être éloignées de la terre moins que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues*. (Fonten.) *Chaque* ÉTOILE FIXE *est un soleil comme le nôtre, environné de planètes*. (Volt.) *Il y a des* ÉTOILES *si éloignées de la terre, que leur lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous*. (Chateaub.) ‖ *Etoile du berger, du soir, du matin*, Noms vulgaires de la planète Vénus, qui, étant placée entre le soleil et la terre, se montre à nous le soir ou le matin, selon qu'elle est dans sa digression orientale ou occidentale.

Marie, enfin, quitte l'ouvrage :
Voici l'*étoile du berger*.

Béranger.

Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Où l'*étoile du soir* s'élève dans l'azur.

Lamartine.

— Météorol. *Etoiles filantes*, Météores ignés qui se montrent souvent dans les nuits obscures, se déplaçant rapidement dans l'espace ou se précipitant vers la terre.

— Blas. *Etoile versée*, Etoile à cinq rayons dont un est directement tourné vers le bas de l'écu, ce qui est rare.

— Fr.-maçonn. *Etoile flamboyante*, Etoile à cinq branches, avec des rayons lumineux dans l'intervalle des pointes, et la lettre G au centre de l'étoile.

— Techn. Outil dont se servent les relieurs pour faire des étoiles sur le dos des livres. ‖ Pièce de la cadrature d'une montre ou d'une pendule à répétition. ‖ Nom d'une pièce du moulin à mouliner la soie. ‖ Fentes du verre et surtout des bouteilles, rayonnant autour du point qui a reçu le choc. ‖ Extrémité d'une tresse de cheveux.

— Mar. Petit anneau supportant la mèche qui sert à éclairer le compas de route.

— Pyrotechn. Petite pièce solide, ronde ou cubique, faite avec une composition imbibée d'eau-de-vie, et qui donne des feux brillants diversement colorés, ou se résout en pluie d'or ou d'argent. ‖ *Etoiles fixes*, Fusées horizontales fermées aux deux bouts et percées, près de l'une des extrémités, sur le même plan, de cinq trous, qui produisent cinq jets divergents.

— Artill. *Etoile mobile*, Instrument au moyen duquel, dans les ateliers de construction de l'artillerie, on vérifie les dimensions et la forme de l'âme des bouches à feu. *L'emploi de l'*ÉTOILE MOBILE *a été introduit, dans l'artillerie française, sous le règne de Louis XVI, par le lieutenant général de Gribeauval.*

— Fortif. Fortin à plusieurs angles saillants figurant les rayons d'une étoile.

— Argot des théâtres. Acteur ou actrice qui attire la foule, et dont le nom se met en grosses lettres sur l'affiche : *Mlle Vernon est une* ÉTOILE *chorégraphique*. (G. Chadeuil.)

— Typogr. Nom donné aux astérisques qui remplacent les lettres supprimées dans un mot que l'on a écrit en abrégé, comme dans les exemples suivants : *Un monsieur L***, auteur d'une série d'escroqueries.... S'il refuse d'enfiler l'escalier, qu'on le f... par la fenêtre.* ‖ Fam. *Monsieur, madame trois étoiles, de trois étoiles*, Personnage qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas nommer, ce qui s'exprime souvent, dans les usages de la typographie, par la lettre M suivi de trois astérisques :

Ces madrigaux niais et doux,
Qui peignent, avec ou sans voiles,
Des bergères toutes à tous,
A qui les adresserions-nous,
Sans madame *de trois étoiles?*

Pons de Verdun.

— Econ. rur. Marque blanche que certains chevaux et certains bœufs, à robe de couleur foncée, portent sur le front. ‖ *Fausse étoile*, Marque artificielle que les maquignons font sur le front des chevaux qui n'ont pas d'étoile.

— Echin. *Etoile de mer*, Nom vulgaire des astéries.

— Bot. Nom vulgaire de plusieurs plantes appartenant aux genres ipomée, ornithogale et autres. ‖ *Etoile du berger*, Nom vulgaire de la damasonie étoilée. ‖ *Etoile de Bethléem*, Nom vulgaire des ornithogales. ‖ *Etoile blanche*, Nom vulgaire de l'ornithogale à ombelles. ‖ *Etoile des bois*, Nom vulgaire de la stellaire holostée. ‖ *Etoile d'eau*, Nom vulgaire des callitrics. ‖ *Etoile jaune*, Nom vulgaire